

CAPHARNAÛM

ÉTÉ 2015

NUMÉRO 5

*Idées reçues, idées noires, idées fixes,
bonnes idées ou mauvaises idées,
l'idée c'est qu'elles soient drôles.*

| | | |
|----------------------------------|---------------------------------------|----|
| Louisa May Alcott (1832-1888) | <i>La folle avoine transcendante</i> | 3 |
| Frigyés Karinthy (1887-1938) | <i>Je suis candidat au prix Nobel</i> | 35 |
| | <i>Mon exécution</i> | 39 |
| | <i>L'enfer idéal</i> | 43 |
| Jerome K. Jerome (1859-1927) | <i>La nouvelle Utopie</i> | 49 |
| Thomas B. Thorpe (1815-1878) | <i>Le Grand Ours de l'Arkansas</i> | 73 |

LOUISA MAY ALCOTT

La folle avoine transcendante

CAPHARNAÛM
est une publication des
ÉDITIONS FINITUDE
www.finitude.fr



Avant de devenir l'auteur mondialement connue des Quatre filles du Dr March, Louisa May Alcott a eu une enfance peu commune. Fille d'Amos Bronson Alcott, un philosophe versé dans la pédagogie, et d'Abby May, la première assistante sociale de l'État du Massachusetts, elle a suivi ses parents dans des expériences bien étranges. Elle avait onze ans lorsqu'ils décidèrent en 1843 de fonder une communauté utopique végétalienne, Fruitlands. H.D. Thoreau, pourtant un ami proche, refusa de les rejoindre, alors que Charles Lane (Mr Lion dans le texte) s'associa dès la première heure aux aspirations du couple Alcott (Mr et Mrs Lamb).

Dans ce texte publié dans The Independent du 18 décembre 1873, Louisa May Alcott rassemble ses souvenirs de petite fille, et nous offre une évocation, pleine d'humour mais sans concession, de la vie de ces pionniers d'un nouveau genre, plus à l'aise avec les concepts philosophiques qu'avec une bêche.

Ce texte, traduit de l'américain par Marie Dupin, était inédit en français.

I

L e premier jour de juin 1843, un grand chariot au chargement hétéroclite, tiré par un petit cheval, avançait pesamment à travers les collines de Nouvelle-Angleterre, agréablement accompagné par le vent, la pluie et la grêle. Un homme placide, un enfant tranquille sur les genoux, menait ou plutôt était mené par le petit cheval qui traçait sa propre route. Un garçon brun, dont l'allure rappelait celle d'un William Penn¹ était assis près de lui, étreignant fermement un buste de Socrate. Derrière eux, se tenait une femme à l'air énergique, le sourcil bienveillant, la bouche moqueuse et les yeux débordant de courage

1. William Penn (1644-1718) était un Quaker. Il a fondé la ville de Philadelphie et son nom est à l'origine de celui de l'État de Pennsylvanie.

et d'espoir. Un bébé reposait dans son giron, ses genoux soutenaient un miroir et un panier à provisions se balançait à ses pieds pendant qu'elle se battait avec un parapluie imposant et indiscipliné. Deux petites filles aux yeux bleus, aux mains encombrées de trésors enfantins, se recroquevillaient sous le même vieux châle en babillant joyeusement.

À l'avant de ce groupe animé un homme grand, aux traits anguleux, portant un long manteau bleu marchait d'un pas raide et une quatrième petite fille avançait à ses côtés dans la boue, péniblement, mais avec détermination.

Sous un crachin désespérant, le vent sifflait sur les collines désolées et le crépuscule commençait à tomber. Mais l'homme placide regardait à travers la brume aussi calmement que s'il contemplait un arc radieux et plein de promesse enjamber le ciel gris. L'aimable jeune femme essayait de protéger tout le monde avec son grand parapluie, en s'oubliant elle-même. Le garçon brun reposait sa tête sur le crâne chauve de Socrate et somnolait paisiblement. Les petites filles fredonnaient des comptines à leurs poupées et laissaient entendre un doux murmure maternel. Le marcheur au nez pointu avançait avec régularité, son manteau bleu flottant derrière lui comme un drapeau ; l'enfant sautait avec vivacité dans la boue et sa satisfaction de jeune canard faisait plaisir à voir.

Ainsi, ces pèlerins modernes voyageaient-ils pleins d'espoir, quittant le vieux monde pour en découvrir un nouveau au cœur de la nature sauvage.

Les rédacteurs du *Tripode Transcendantal* avaient reçu de messieurs Lion & Lamb (deux de ces pèlerins susmentionnés) la communication dont voici un extrait :

« Nous avons conclu un accord avec un particulier possédant un domaine d'une centaine d'acres² qui libère ce terrain de tout droit de propriété humain. Nous pourrions poursuivre nos efforts dans le but de fonder une Famille en harmonie avec les instincts primitifs de l'homme.

« Il n'est pas dans notre dessein d'exploiter cette terre à la façon ordinaire et traditionnelle. Fruits, céréales, légumes, herbes, lin et autres végétaux recevront une grande attention ; ils fourniront une occupation manuelle et une nourriture frugale bien suffisantes pour les besoins des corps. Il est question d'orner les pâtures de vergers, et de remplacer l'entretien des troupeaux par l'usage de la bêche et de la serpette.

« Consacrée à la liberté de l'homme, la terre attend d'être sobrement cultivée par des serviteurs dévoués. Démarrée avec des moyens financiers modiques, cette entreprise perdurera avec le secours de la généreuse Providence, et ses besoins vitaux seront assurés par l'union entre une terre vierge non corrompue et des hommes désintéressés, qui ainsi éviteront les soucis et les blessures d'une vie de lucre.

« Le développement personnel de chaque membre de la Famille ne sera aucunement négligé. Notre projet a été soigneusement réfléchi, en particulier pour ce qui est de la discipline, des valeurs et de l'organisation, afin de conduire les résidents à la pureté.

« Comme seul l'esprit les engage, les fondateurs n'envisagent pas d'augmenter rapidement le nombre des membres. Le Royaume de la paix ne peut être atteint que

2. Un peu plus de 40 hectares.

par la porte du renoncement personnel ; et la félicité est le témoin et la récompense de la fidélité envers les lois immuables de l'Amour. »

Cet Eden futur prend aujourd'hui l'apparence d'une vieille ferme aux murs rouges, d'une grange branlante, de nombreuses acres de prairie et d'un petit bois. Dix vieux pommiers offrent la seule « sobre nourriture » de la propriété pour l'instant ; mais, avec une foi profonde dans les vergers généreux que leurs esprits ont déjà plantés, ces optimistes fondateurs ont baptisé leur domaine Fruitlands, Pays des Fruits.

Là, Timon Lion espère fonder une colonie de Saints des Derniers Jours, qui, sous sa paternelle influence, pourrait régénérer le monde et glorifier son nom à jamais. Là, Abel Lamb, avec la foi la plus totale en cet idéal élevé qui est pour lui une vérité vivante, espère semer un Paradis, où Beauté, Vertu, Justice et Amour permettraient de vivre heureux tous ensemble, sans que le serpent puisse s'y insinuer. Et là, son épouse, Hope Lamb, qui n'est pas encore convertie mais pleine de foi dans l'entreprise, espère trouver, après bien des errances sur la surface de la terre, un foyer pour ses enfants et le repos pour elle-même.

« Voici notre nouvelle demeure, annonça l'homme enthousiaste, souriant avec une satisfaction rendue quelque peu humide à cause de la pluie gouttant de son chapeau, alors qu'ils s'engageaient dans un chemin formé par les traces des roues des chariots, qui s'enroulait sur le flanc raide d'une colline en direction d'une morne vallée.

— Un peu difficile d'accès, observa son épouse avec son

esprit pratique, en essayant d'empêcher son bric-à-brac domestique de tomber par-dessus bord à chaque embardée de l'Arche lourdement chargée.

— Tout est pour le mieux. Ceux dont le désir est honnête et patient finiront par nous trouver, répondit placidement le philosophe planté dans la boue, en essayant de guider le plus endurant des chevaux.

— La vérité gît au fond d'un puits, Sœur Hope, déclara Frère Timon, s'arrêtant pour descendre sa petite compagne de la barrière sur laquelle elle s'était perchée pour jeter un coup d'œil vers leur futur.

— C'est la raison pour laquelle nous l'atteignons si rarement, je suppose, répliqua Mrs Hope, tentant de retenir en vain le miroir qu'une secousse soudaine venait de déloger de ses genoux.

— Nous ne désirons aucun reflet trompeur ici », dit Timon, avec un sourire glacé, puis reprenant sa marche, il écrasa les fragments de verre.

Sœur Hope garda son calme, et chercha avec mélancolie à apercevoir la maison promise à travers la brume. La vieille ferme rouge, à la fenêtre égayée d'un accueillant rideau, réjouit ses yeux et, par de telles intempéries, semblait un meilleur refuge que les voûtes de feuillage du bois que certaines des âmes les plus ardentes auraient pu préférer.

Les nouveaux venus furent accueillis par l'un des rares élus — un fermier réformé, pour qui l'essentiel de sa régénération passait par le port de vêtements de coton blanc et de chaussures de cuir naturel. Ce costume, associé à une

barbe blanche, lui donnait une allure à la fois vénérable et nuptiale.

Les bagages et le mobilier de la Société n'étant pas encore arrivés, la famille épuisée s'assit sur des billots de bois devant le feu pour reprendre des forces. Ensuite, son service de table étant des plus limités, Frère Moses White les régala de patates sautées et de pain brun servis dans deux assiettes et une casserole, puis ils burent de l'eau dans l'unique tasse. Mais, ayant abandonné derrière eux les usages et les vanités d'un monde dépravé, les adultes accueillaient cette rusticité avec l'enthousiasme des nouveaux pionniers et les enfants appréciaient vivement cet avant-goût de ce qui, dans leur imagination, allait être un perpétuel pique-nique.

Au cours de ce frugal repas, deux nouveaux Frères firent leur apparition. Le premier était un homme sombre et mélancolique, habillé de vêtements qu'il avait confectionnés lui-même ; il avait la manie étrange de prononcer son nom à l'envers et d'utiliser le moins de mots possible. L'autre était un Anglais barbu et fade qui espérait faire son salut en mangeant des aliments crus et en vivant sans vêtements. Il n'avait cependant pas encore complètement adopté le costume primitif, mais se restaurait en mâchant méditativement des haricots secs qu'il tirait d'un panier.

« Chaque repas devrait être un sacrement, et la vaisselle devrait être magnifique et chargée de symboles, observa Frère Lamb à mi-voix en rattrapant la casserole qui glissait de ses genoux. J'ai vu un service en argent lorsque j'étais en ville, mais il était bien trop coûteux ; j'ai donc acquis quelques pièces de métal anglais fort élégantes.

— Une des choses au monde les plus difficiles à astiquer.

Le Blanc d'Espagne sera-t-il autorisé dans la communauté ? s'enquit Sœur Hope Lamb avec le souci des ménagères pour ce qui peut leur simplifier la vie.

— Des questions aussi triviales seront discutées en des temps plus appropriés, répondit sèchement Frère Timon, comme il se brûlait les doigts avec une pomme de terre bouillante. Ni sucre, ni mélasse, lait, beurre, fromage ou viande ne seront consommés, de même que rien ne sera admis ici qui ait pu causer la mort, ou un quelconque tort, à un homme ou un animal.

— Nos vêtements devront être en lin, jusqu'à ce que nous ayons appris à faire pousser notre propre coton et trouvé un substitut aux tissus de laine, ajouta Frère Abel, se réchauffant d'un air béat à la pensée d'un futur idéal aussi chaud et brillant que le feu généreux qui flambait devant lui.

— Et pour les chaussures ? demanda Frère Moses, inspectant les siennes avec intérêt.

— Nous devons transiger sur ce point, jusqu'à ce que nous soyons capables de fabriquer un substitut au cuir qui ne soit entaché d'aucune violence. Nous imaginerons en temps voulu comment utiliser de l'écorce, du bois ou quelque tissu très solide. En attendant, ceux qui désirent respecter pleinement nos idées peuvent aller pieds nus, répondit Lion, qui aimait les mesures extrêmes.

— Je ne le ferai jamais, et mes filles non plus, murmura avec indignation Sœur Hope pour elle-même.

— Comment penses-tu te passer de bétail pour labourer un terrain de dix acres ? Si on ne fait pas les choses comme il faut, on n'aura pas de récolte, observa le patriarche aux vêtements de coton.

— Nous bêcherons, répliqua Abel, avec une telle bonne foi que Moses n’ajouta rien, se contentant de hocher la tête et de jeter un œil sur ces mains qui n’avaient jamais rien tenu de plus lourd qu’une pièce de dix cents. C’était un vieux bougre bienveillant et il considérait tous ses cadets comme de jeunes garçons sources de bien des divertissements futurs.

— Qu’allons-nous faire pour les lampes, si nous ne pouvons utiliser aucune substance animale ? demanda Sœur Hope avec anxiété, car en ces temps-là, on ne trouvait pas de pétrole ni d’huile dans ces régions reculées, pas plus que de gaz.

— Nous devons nous en passer jusqu’à ce que nous découvriions une huile végétale ou une cire que nous puissions utiliser, répondit Frère Timon d’un ton si convaincu qu’il incita Sœur Hope à prendre la décision que sa lampe personnelle serait toujours bien entretenue, même si elle ne brûlait pas.

— Chaque membre accomplira le travail qui convient le mieux à son expérience, sa force et son inclination, continua Lion le Dictateur. Ainsi, désordre et corvées n’existeront plus et l’harmonie prévaudra. Nous nous lèverons à l’aube, nous commencerons la journée par une baignade, suivie de musique puis d’une frugale collation de pain et de fruits. Chacun trouvera une activité agréable jusqu’au repas de midi où des conversations sérieuses permettront au corps de se reposer et à l’esprit de se cultiver. Ensuite, un labeur stimulant nous occupera jusqu’au dîner où nous nous rassemblerons en véritable communauté, cette réunion se prolongera jusqu’au coucher du soleil après quoi

nous nous retirerons pour un doux sommeil qui nous préparera pour les activités du lendemain.

— Pour quel travail te sens-tu de l’inclination ? lui demanda Sœur Hope le regard pétillant d’humour.

— J’attendrai jusqu’à ce que cela se révèle à moi. Être est préférable à Faire, voilà le but ultime. Et c’est en limitant nos désirs plutôt que par une activité forcenée, qui est un frein à un épanouissement divin, que nous y parviendrons, répondit Frère Timon.

— Je le pense aussi. »

Et Mrs Lamb soupira ostensiblement car, durant l’année qu’il avait passée chez elle, Frère Timon avait si fidèlement appliqué son précepte « d’être plutôt que faire », qu’elle avait trouvé son idée de l’« épanouissement divin » à la fois coûteuse et peu satisfaisante.

À cet instant, son mari prit part à la conversation, son visage resplendissant de la lumière et de la joie apportées par ce rêve splendide et par ce brillant idéal flottant devant lui.

« Sur le chemin de la réforme, nous devons moins compter sur un raisonnement scientifique ou sur des capacités physiologiques que sur les injonctions de l’esprit. La plus grande part du devoir d’un homme consiste à se suffire à lui-même, plus que ce qu’il fait à présent. Dois-je être stimulé par du thé, du café ou du vin ? Non. Dois-je consommer de la viande ? Non, si j’attache de la valeur à ma santé. Dois-je dompter des animaux ? Dois-je affirmer que toutes les créatures m’appartiennent ? Dois-je faire du commerce ? Dois-je adopter une religion ? Dois-je m’intéresser à la politique ? À combien de ces questions — puissions-nous les poser avec assez de ferveur et puissent-elles

être comprises comme ayant un lien avec notre bien-être éternel — la réponse devrait-elle être “je m’abstiens” ? »

Un ronflement discret fit écho aux derniers mots de la péroraison d’Abel, provenant de Frère Moses qui avait succombé à un sommeil prosaïque et restait assis là dodelinant de la tête comme un imposant fantôme. Forest Absalom, l’homme silencieux et John, le Frère Anglais, disparurent en direction de la grange ; et Mrs Lamb conduisit son troupeau dans une bergerie provisoire, laissant les membres fondateurs de la Famille des Associés construire leurs châteaux en Espagne alors que le feu s’éteignait et que le symposium s’achevait dans la fumée.

Le mobilier fut livré le lendemain et rapidement installé, les livres constituant la plus grande part des biens de la communauté. On alloua la meilleure pièce de la maison à cette bibliothèque inhabituelle, et les quelques bustes et gravures ayant survécu aux maints déménagements embellirent ce sanctuaire où la Famille devait se retrouver pour ses distractions, son instruction ainsi que pour le culte.

Chaque maîtresse de maison peut imaginer les sentiments de Sœur Hope lorsqu’elle prit possession de la grande cuisine délabrée, contenant un vieux fourneau et des provisions déconcertantes desquelles elle devait tirer des repas pour sa petite famille de onze personnes. Pains de sirop d’érable, pois et haricots séchés, orge et maïs, farines de toute sorte, pommes de terre et fruits secs. Ni lait, ni beurre, fromage, thé ou viande dans les parages. Le sel lui-même était considéré comme un luxe inutile et les épices totalement prohibées par ces tenants de l’austérité spartiate. Une

dizaine d’années d’expérience en divers caprices végétariens avaient été un bon entraînement pour cette nouvelle bizarrerie et son sens de l’humour allait l’aider à supporter de nombreuses scènes pénibles.

Pain sans levain, bouillie d’avoine et eau pure pour le petit-déjeuner ; pain, légumes et eau pure pour le déjeuner ; pain, fruits et eau pure pour le dîner étaient les menus édictés par les anciens. Aucune théière pour profaner le fourneau sacré, aucun steak sanglant pour crier vengeance depuis le grill ; seuls les capacités, le temps et le caractère d’une brave ménagère furent sacrifiés sur cet autel domestique.

La question controversée de la lumière fut tranchée par l’achat de quantité de cire de myrica pour faire des chandelles et, après avoir découvert que personne ne savait comment les fabriquer, on accepta les torches en pin, à n’utiliser qu’en cas d’absolue nécessité. Durant l’été, les soirées n’étaient pas longues, et la fraternité épuisée ne trouva pas trop difficile d’aller se coucher en même temps que les oiseaux. À l’intérieur, la lumière était suffisante pour la plupart d’entre eux. Mais Mrs Lamb se rebella. Les soirées étaient les seuls moments dont elle disposait pour elle-même, et alors que ses pieds las se reposaient, ses mains adroites reprisaient les robes et les bas déchirés, ou bien son cœur anxieux abandonnait son fardeau entre les pages d’un livre.

Ainsi « la lampe de Maman » brilla calmement, tandis que les philosophes bâtissaient un nouveau paradis et une nouvelle terre au clair de lune ; et à travers toutes ces brumes métaphysiques et les pyrotechnies philanthropiques